

**Zeitschrift:** FemInfo / Verein Feministische Wissenschaft Schweiz = Association suisse femmes, féminisme, recherche  
**Herausgeber:** Verein Feministische Wissenschaft Schweiz  
**Band:** - (2006)  
**Heft:** 6

**Artikel:** Entretien avec Margaret Maruani  
**Autor:** Praz, Anne-Françoise  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1098811>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 10.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

.....  
ANNE-FRANÇOISE PRAZ  
.....

## Entretien avec Margaret Maruani

Professeure ordinaire en Etudes genre à l'Université de Genève

ANNE-FRANÇOISE PRAZ: Pouvez-vous nous dire en préambule comment la perspective de genre s'est imposée dans votre cursus de sociologue du travail ?

MARGARET MARUANI: A vrai dire, j'ai plutôt effectué le chemin inverse. J'ai toujours été féministe et je cherchais une discipline qui me semblait la plus apte à pouvoir comprendre les enjeux de la différence des sexes. Au départ, dans ma formation de germaniste, j'avais commencé une thèse sur les femmes et le IIIe Reich. De là, je suis passée à la sociologie, car cela me semblait une discipline plus pertinente pour saisir ces enjeux. Et le thème du travail n'est pas un hasard non plus, car le travail est une des clés pour comprendre les inégalités entre hommes et femmes dans la société.

ANNE-FRANÇOISE PRAZ: Vous êtes la première professeure ordinaire en Etudes genre de l'Université de Genève. Quelle est, à

votre sens, la fonction de cette nouvelle chaire ?

MARGARET MARUANI: Je dirais tout d'abord que cette nomination représente un signal fort, de la part de l'Université de Genève, qui entend ainsi montrer l'importance qu'elle accorde aux Etudes genre et son intérêt pour un développement de ce secteur. Une unité Etudes genre existait depuis dix ans, mais sans chaire professorale ainsi libellée. Ce nouveau poste donne des moyens supplémentaires pour renforcer les enseignements, les recherches, et donc la visibilité des Etudes genre. Et finalement, et cela doit être souligné, ce poste contribue à asseoir la légitimité des Etudes genre au sein de notre université.

ANNE-FRANÇOISE PRAZ: Comment voyez-vous la place des Etudes genre au sein de l'Université de Genève, et plus généralement la place d'une unité Etudes genre dans une telle institution ?

MARGARET MARUANI: Les Etudes genre, il faut le dire et le redire, ne constituent pas une discipline en soi. Ce sont des lunettes pour lire le monde le social, qui permettent de voir beaucoup mieux un certain nombre de choses, mais ces lunettes ne sont pas propres à une discipline, les Etudes genre sont une approche pluridisciplinaire ; les membres de notre équipe viennent de la sociologie, l'histoire, les sciences politiques, l'anthropologie. Notre chaire est basée en Faculté des sciences économiques et sociales. C'est un ancrage, à partir duquel nous souhaitons promouvoir la perspective de genre dans les départe-

tements de notre faculté, mais aussi dans les autres facultés. Il faut sensibiliser au fait que le genre n'est pas une petite annexe, n'est pas un « supplément d'âme ». Nous avons à faire la démonstration en permanence que sur toutes les grandes questions de société l'analyse en termes de genre une nécessité. Nous en sommes persuadées, mais il reste à convaincre nos collègues - tous nos collègues - et nos étudiant·e·s : oublier le genre, c'est une faute professionnelle.

ANNE-FRANÇOISE PRAZ: Pour la prochaine rentrée universitaire, vous lancez une maîtrise (master) en Etudes genre, axée sur la thématique « Travail, politique, genre ». Pourquoi limiter ainsi l'éventail ? L'avenir des Etudes genre est-il dans une spécialisation thématique plus poussée ?

MARGARET MARUANI: Ce n'est pas une limitation, c'est une ouverture. Les Etudes genre sont pluridisciplinaires certes, mais on ne peut pas être pluridisciplinaire, transversal, et œuvrer sur tous les champs de recherche à la fois, sinon on n'est plus très crédible. Au niveau d'un master en Etudes genre, je pense qu'il faut avoir une entrée thématique. Celle qui a été retenue, à savoir le travail au sens le plus large (formation, travail, emploi, chômage, politiques de l'égalité), ce n'est pas un domaine spécialisé. C'est aussi une entrée problématique : cela consiste à faire l'hypothèse que le travail constitue en quelque sorte l'expérience sociale centrale, le lieu où se constituent à la fois le positionnement social, les liens sociaux, les identités, les classes sociales. En ce sens, le travail est un fil rouge pour lire

la place des hommes et des femmes dans la société.

Dans l'idée de diffuser la perspective de genre au sein de l'université, ce master est ouvert aux étudiant·e·s d'autres masters de notre faculté, de même que nous y avons inclus des cours relevant de ces autres masters. Nous entendons à l'avenir intensifier cette collaboration et cette imbrication du master genre avec d'autres programmes de la faculté. J'espère ainsi attirer des étudiant·e·s vers les Etudes genre et apporter la démonstration que l'analyse en termes de genre est incontournable pour comprendre ce qui se passe dans le monde du travail.

ANNE-FRANÇOISE PRAZ: Vous êtes active dans le domaine des Etudes genre en France depuis plusieurs années, notamment comme directrice de recherche au CNRS. Quelles différences voyez-vous entre la Suisse et la France pour ce qui concerne la situation des Etudes genre.

MARGARET MARUANI: Je suis venue en Suisse et à Genève parce que l'Université de Genève avait une politique volontariste sur les Etudes genre que je n'ai pas rencontré en France. Si on compare de ce point de vue les situations suisse et française, le tableau est contrasté, je dirais même contradictoire. En France, on compte beaucoup plus de chercheurs, chercheuses et d'universitaires travaillant dans les questions de genre. Néanmoins, la reconnaissance institutionnelle des Etudes genre est beaucoup plus faible - « indigente » avait dit à juste titre Michelle Perrot lors d'un récent colloque à Paris. A l'Université,

les postes de professeur fléchés Etudes genre se comptent sur les doigts d'une seule main. Au CNRS, il y a qu'un seul laboratoire (le GTM, que dirige Helena Hirata) et un seul groupement de recherches, le Mage (que j'ai créé en 1995). En Suisse en revanche, moins de personnes travaillent dans le domaine du genre, mais il y existe une volonté de faire avancer les choses, de la part d'un certain nombre d'universités, de certains milieux politiques, et ceci à la suite d'une mobilisation des mouvements féministes, comme ce fut le cas à Genève lors de la création de l'unité Etudes genre au milieu des années nonante. En tous cas, pour quelqu'un comme moi qui travaille depuis plus de 25 ans sur ces questions, cette volonté politique est plus que sympathique : elle est déterminante !

ANNE-FRANÇOISE PRAZ: Un exemple de cette volonté politique, c'est le projet de coopération en Etudes genre, soutenu par la Conférence universitaire suisse, auquel participe l'université de Genève. Pouvez-vous nous dire ce que ce projet vous a apporté ? Qu'a-t-il permis de développer à Genève ?

MARGARET MARUANI: Ce projet vise à créer des offres d'enseignements en Etudes genre, pour renforcer les structures existantes, mais aussi offrir des enseignements dans les sections où cette offre est lacunaire, afin de sensibiliser à cette approche, d'en démontrer la nécessité. A Genève, les premiers résultats sont réjouissants. Grâce à ce projet, nous disposons de forces supplémentaires pour assurer les enseignements de notre nouveau master. Ce master remplace l'ancien DEA en

Etudes genre qui était organisé en commun avec l'Université de Lausanne, mais les collaborations entre les deux universités vont se poursuivre au niveau des masters, puisque notre programme comprend des cours qui se donnent à Lausanne et inversement, permettant ainsi une offre bien plus riche.

Au niveau bachelor, ce projet nous a permis d'ouvrir une brèche en Faculté de droit, où un cours « Approches de genre en droit » sera proposé cette année pour la première fois. En Faculté des lettres, le projet a permis de renforcer des enseignements existants, et mieux encore : à l'échéance du financement apporté par le projet, deux heures de cours sur les approches de genre en littérature seront définitivement inscrites au cursus de la Faculté des lettres et financées par cette faculté. L'unité Etudes genre a aussi pour vocation de favoriser cette diffusion du genre dans d'autres facultés.

Enfin, ce projet nous a permis de mettre sur pied un cycle annuel de conférences sur le thème « Travail et emploi à l'épreuve du genre », qui contribue à assurer la visibilité des Etudes genre au sein de la Faculté des SES, et également à l'extérieur de l'Université, puisque ces conférences sont ouvertes à tout public et qu'elles sont largement suivies.

J'insisterai une fois de plus sur l'effet de légitimation qu'induit un tel projet. Les Etudes genre ont certes besoin de moyens supplémentaires, mais aussi de légitimité. Et ce projet, placé sous l'égide de la Conférence universitaire suisse, présente de ce point de vue un effet de cumul tout à fait favorable.

ANNE-FRANÇOISE PRAZ: La thématique du dernier colloque de

FemWiss portait sur les paradoxes dans les rapports sociaux de sexe. Vous mettez régulièrement en évidence le paradoxe entre la persistance des inégalités sexuées sur le marché du travail, alors que le niveau de formation des filles est aujourd'hui égal sinon supérieur à celui des garçons. A votre avis, dans quelles directions les recherches devraient-elles s'orienter pour comprendre ce paradoxe ?

MARGARET MARUANI: C'est vrai que le lien formation / emploi est sérieusement perturbé quand on le regarde à la lumière du genre. On voit bien que les réussites scolaires des jeunes femmes ne se traduisent pas par un renforcement équivalent de leur place dans le monde du travail. Pendant très longtemps, pour expliquer les différences entre hommes et femmes dans le monde du travail, on a renvoyé d'un côté à l'école et de l'autre côté à la famille. Mais je crois qu'il est temps de se recentrer sur le monde du travail lui-même pour éclairer ce paradoxe. Je pense qu'il faudrait analyser davantage les mécanismes de ségrégation et de discrimination qui ont lieu à l'embauche, au recrutement, au premier emploi, et tout au long de la carrière. Cessons de dire que les inégalités proviennent du fait que les filles sont moins bien formées ou qu'elles ne sont pas dans les mêmes filières ; ce qui est vrai par ailleurs mais qui n'explique pas le gouffre constaté entre leur niveau de formation et leurs places sur le marché du travail. Cessons aussi de renvoyer trop systématiquement à la famille ou, pire, à la sempiternelle mais irréaliste « conciliation entre vie professionnelle et familiale » - les femmes ne concilient pas, elles cumulent. Et puis, la famille

n'explique pas tout, ce serait trop facile de dédouaner ainsi le monde du travail. Facile et faux à la fois : les écarts entre les carrières masculines et féminines, entre les salaires masculin et féminin touchent toutes les femmes, qu'elles soient mariées ou célibataires, mères ou non. Les carrières se déroulent sur quarante ans, les écarts de salaire durent quarante ans, mais les femmes ne sont pas mères d'enfants en bas âge durant quarante ans.

L'inégalité sexuée est tout spécialement marquée dans le monde universitaire, où la proportion de femmes professeures reste très inférieure aux intentions affichées...

C'est vrai que je suis frappée de voir à quel point la Suisse compte si peu de femmes professeures ou occupant des postes universitaires à responsabilités. Pourtant, les étudiantes sont là, et Genève est une université très féminisée ; mais on ne retrouve plus ces étudiantes parmi les collègues professeur-e-s. Il y a un vrai problème qu'il s'agit de comprendre. Et à ce titre, la volonté de développer les Etudes genre en Suisse est bienvenue, car il y a un réel besoin de comprendre d'où viennent de tels blocages, plus marqués par rapport au reste de l'Europe.

ANNE-FRANÇOISE PRAZ: Auriez-vous quelques pistes d'explication ? Quels sont à votre avis les principaux obstacles aux carrières féminines ?

MARGARET MARUANI: Je pense qu'il faut étudier très sérieuse-

ment comment se font les recrutements à l'Université, comment se déroulent les carrières des enseignant·e·s, comment se constituent les commissions qui nomment ou pas, quels sont les arguments avancés. Il faut étudier ces procédures de recrutement exactement comme on étudie celle de n'importe quelle grande entreprise, effectuer en quelque sorte une anthropologie des fonctionnements universitaires. J'ai une collègue allemande, Beate Kraus qui a effectué une telle recherche - dont elle a résumé les conclusions dans un article de notre revue Travail, Genre et Sociétés - afin d'analyser les parcours de carrières des universitaires selon le sexe, mais aussi les représentations qui y sont liées. Par exemple, elle montre à quel point la figure du professeur, du chercheur est une figure éminemment masculine : celle d'un homme occupé jour et nuit à son travail, qui réfléchit en permanence, etc.

Face à de tels constats, il est important de réagir. Ma conviction, c'est que si on ne fait rien, rien ne se passe. Les choses n'avancent pas naturellement, il n'y a pas de pente naturelle vers l'égalité ; seules les politiques volontaristes sont payantes. Voilà pourquoi je suis très heureuse d'être professeure en Etudes de genre à Genève.



#### Margaret MARUANI

est sociologue, directrice de recherche au CNRS et professeure ordinaire à l'Université de Genève. Elle dirige la revue Travail, Genre et Sociétés ainsi que le groupement de recherche européen «Marché du travail et genre en Europe» (Mage). Elle est actuellement directrice des Etudes Genre à l'Université de Genève. Elle est l'auteure de plusieurs ouvrages sur le syndicalisme, le travail et l'emploi.

#### Derniers ouvrages parus :

- Femmes, genre et sociétés. L'état des savoirs, Ed., La Découverte, 2005
- Le travail du genre. Les sciences sociales du travail à l'épreuve des différences de sexe, (avec J. Laufer et C. Marry), La Découverte-Mage, coll. «Recherches», 2003
- Les mécomptes du chômage, Bayard, 2002.
- Masculin-féminin, question pour les sciences de l'homme, (avec J. Laufer et C. Marry), PUF, 2001.
- Travail et emploi des femmes, La Découverte, coll. «Repères», 2000, 2ème éd. actualisée 2003.
- Les nouvelles frontières de l'inégalité. Hommes et femmes sur le marché du travail, La Découverte-Mage, coll. «Recherches», 1998.
- Sociologie de l'emploi (avec E. Reynaud), La Découverte, coll. «Repères», 1993, 4ème ed. actualisée, 2004.